

## Vladimir Jankélévitch ou la vie morale

Author : Pierre-Alban Gutkin-Guinfolleau

Categories : [Classiques iPhilo](#)

Date : 12 décembre 2017

**ANALYSE : La philosophie de Jankélévitch est tournée vers l'action, autrement dit vers les questions philosophiques relatives à la manière dont l'homme doit agir pour faire le bien, explique Pierre-Alban Gutkin-Guinfolleau dans *iPhilo*. De là découle une morale méritocratique du Faire, qui s'opposerait à une morale plus statique de l'Être.**

---



*Professeur agrégé de philosophie, Pierre-Alban Gutkin-Guinfolleau est doctorant à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm. Dirigée par [Frédéric Worms](#), sa thèse porte sur la métaphysique et la morale de l'existence chez Kierkegaard et Jankélévitch.*

---

La philosophie ne connaît pas d'autres urgences que celles des questions morales. Cette conviction répétée de Jankélévitch, à l'heure où les philosophes sont davantage préoccupés à refonder rigoureusement la philosophie comme une science ou à achever (métaphysiquement) la métaphysique, détonne. Et pourtant, il est possible de restituer à cette conviction toute sa force et tout son intérêt philosophique. Vladimir Jankélévitch (1903-1985) est un philosophe français dont la vie et l'œuvre traversent le 20<sup>ème</sup> siècle. De sa thèse complémentaire de doctorat *La mauvaise conscience* (1933) à son dernier livre de philosophie *Le paradoxe de la morale* (1981), il n'a cessé d'affirmer que le privilège qu'il accordait à la morale était en réalité une priorité philosophique. En effet, comment pourrait-on souscrire à l'idée que la philosophie n'aurait pas pour tâche de fonder et de dégager les principes qui commandent à mes choix ? Comment la philosophie pourrait-elle ignorer l'existence au point de ne lui fournir aucun repère dans l'action ? Ce n'est bien sûr pas dire que la philosophie est toute morale — quoique — mais c'est dire que la morale ne peut pas être reléguée au second plan de la philosophie. C'est donc dire que le philosophe n'a pas le droit de se satisfaire d'une morale provisoire, en attendant.

## La vie et la philosophie, deux faces d'une seule et même chose

Ainsi la philosophie de Jankélévitch, bien qu'elle ne fasse pas l'économie d'une métaphysique et d'une esthétique (notamment sur la musique) est-elle résolument tournée vers l'action, c'est-à-dire vers les questions philosophiques relatives à la manière dont l'homme doit agir pour faire le bien. Si donc la philosophie est avant tout morale, alors elle est indissociable de la vie même du philosophe. La vie et la philosophie sont les deux faces d'une seule et même chose : la morale. La philosophie ne peut ainsi que prendre la forme de l'engagement — de l'engagement réalisé et non pas de l'engagement théorisé ou de l'invitation à l'engagement. Les nombreuses prises de paroles publiques et les actions concrètes de Jankélévitch attestent largement de cette obsession morale. Trois engagements sont à cet égard significatifs : la participation active à la Résistance [1] pendant la Seconde Guerre mondiale au sein de certains réseaux toulousains (contributions à des journaux clandestins et distribution de tracts) d'abord ; la lutte contre la prescription des crimes nazis contre « l'humanité de l'homme », comme il le dit, ensuite ; la défense de l'enseignement de la philosophie au lycée lors des Etats généraux de 1979 enfin.

**Lire aussi - [«Revivre» pour penser et agir dans le présent](#) (Frédéric Worms)**

Comment se justifie philosophiquement cet engagement de l'existence même du philosophe ? Si la philosophie de Jankélévitch a une teneur presque exclusivement morale, c'est parce que la tâche et la vocation de la philosophie sont prioritairement morale. Une philosophie qui n'aurait pas pour objet privilégié l'existence dans sa dimension concrète et quotidienne, serait déficiente ou ne prendrait pas les choses à l'endroit. Car tout commence par ce quotidien avec lequel l'existant doit composer, dans lequel il doit agir et créer tout en sachant que l'irréversibilité du temps rend tous les choix indélébiles, définitifs. Toute spéculation philosophique doit être seconde et suspendue à la réalisation de l'action bonne. Nulle meilleure preuve de cette priorité que le déploiement même de la philosophie jankélévitchienne. En effet, il faut attendre 1954, c'est-à-dire la publication de *Philosophie première*, pour que la métaphysique soit abordée en tant que telle par Jankélévitch. Il fallait en finir avec la morale avant d'entrer en terres métaphysiques. C'est le célèbre et monumental *Traité des vertus*, publié pour la première fois en 1949, qui achève — aux deux sens du terme — la morale. La suite de l'œuvre constitue une série de reprises et d'approfondissements, qu'il ne faut certes pas négliger, mais dont la portée est toujours plus locale que son *opus magnum*.

### "Il faut faire le bien séance tenante"

Mais que serait une morale à la hauteur de cette exigence de l'engagement ? Que dit cette philosophie dont l'ambition première est de se recentrer sur la morale ? C'est le *Traité des vertus* qui propose une réponse dont le contenu ne variera plus. La moralité de l'homme se mesure à la reconnaissance et à la conformité de sa vie avec trois principes fondamentaux : une évidence spéciale d'abord, deux paradoxes existentiels ensuite.

**Lire aussi - [La philosophie au coeur de notre vie](#) (Daniel Guillon-Legeay)**

Le premier principe prend la forme d'un impératif à réaliser ou à performer : «Qu'il faut faire le bien séance tenante». En apparence, rien de nouveau sous le soleil car tel est nécessairement le commandement inaugural et ultime de toute morale. Dire qu'il faut faire le bien, c'est ne rien dire quant à ce qu'il faut faire ! Le problème est alors de déterminer des critères de l'action bonne. À quoi reconnaît-on le bien ? Comment pourrions-nous avoir la certitude que nous faisons ou que nous avons fait le bien ? Cette question est d'autant plus cruciale que nous constatons régulièrement qu'en ayant voulu faire le bien ce n'était finalement pas le cas. Et Jankélévitch n'y répond pas, lui qui nous assurait pourtant que la morale requérait toute son attention ! C'est que, à dire vrai, ce problème sera l'affaire des deux autres principes. Plus encore, ce n'est pas le contenu de la morale qui fait l'intérêt de la formule, mais c'est justement la *forme* de l'action morale. Contre-intuitivement d'abord, il ne faut pas chercher un contenu à la morale, un dogme, mais une tension, une exigence de l'existence quotidienne. Le premier principe de la morale jankélévitchienne manifeste le cadre pur de la vie morale, son exigence immédiate posée comme

un fait. Jankélévitch ne comprend pas d'abord le Bien comme un concept dont il faudrait déterminer l'essence, c'est-à-dire la définition, le contenu (ce qu'il est), mais comme un fait (qu'il est), suspendu à la volonté de l'homme. En ce sens, il procède à une transformation du problème moral classique et spontané (que dois-je faire pour faire le Bien ?) en une problématique neuve (à quelles conditions je tente effectivement de faire le bien ?). Ainsi ce ne sont pas tant les actions qui sont bonnes que l'intention qui préside à ces actions. Le bien se pressent dans l'intention et il est toujours corrélé à la sincérité de l'agent moral. Ce premier principe demeure toutefois insuffisant car il autoriserait l'action mauvaise qui revendique une bonne intention. Au fond, avec ce seul principe, il suffirait pour être moral d'affirmer que notre intention était bonne et que nous nous excusons si en réalité, nous avons mal agi. C'est pourquoi il convient d'adjoindre au premier principe les deux paradoxes suivants.

## "Apologie de l'homme sans provision"

Premier paradoxe donc, l'idée que «ce qui est fait reste à faire». La vie morale ne se satisfait pas de «l'avoir fait» : rien en elle ne se conserve. Ce qui signifie donc que faire le bien est une exigence permanente. La vie morale ne peut être ressaisie avec les outils spatialisants de la logique ou de l'intelligence. Dans cette perspective, Jankélévitch accorde une autorité définitive à la distinction bergsonienne entre l'intelligence qui segmente la réalité pour la comprendre et la maîtriser et l'intuition qui se saisit de cette réalité dans la durée, c'est-à-dire dans le temps non dénaturé. En effet, considérer que ce qu'on a fait est fait et qu'on n'a plus à le faire, procède d'un raisonnement logique qui ne s'applique pas à la morale. On voudrait croire, par confort, que la vie morale fonctionne comme la connaissance : ce qu'on acquiert est retranché ce qu'il y a à acquérir. Si la connaissance est bien un cheminement vers la vérité, la vie morale défie le principe de contradiction (car il y a identité entre la réalisation passée du bien et l'exigence à faire au présent et à l'avenir le bien) et le principe de conservation (car on ne capitalise jamais ce qui relève de l'action, du Faire). Comme le souligne dans une belle formule Béatrice Berlowitz dans l'entretien que lui donne Jankélévitch [2], cette morale fait «l'apologie de l'homme sans provision». Toute l'exigence de la morale est contenue dans ce devoir de permanence ou dans cette permanence du devoir. En ce sens, le mal est la menace constante de la volonté qui relâche son effort. Il est évidemment toujours possible de faire — positivement, intentionnellement — le mal, c'est-à-dire de choisir le relâchement, mais plus généralement, le mal réside dans la fatigue même de l'intention bonne sans repos.

**Lire aussi - [Pourquoi avons-nous besoin de compassion ? \(Zona Zaric\)](#)**

Second paradoxe : «devenir ce qu'on est». Pour le comprendre, il faut admettre que toute la philosophie morale se fonde sur un constat, sur un fait irréfutable. Ce fait, c'est celui de l'existence immédiatement donnée et singulièrement posée. D'une part, je ne me suis pas posé moi-même ou créé moi-même. Et d'autre part, ce fait que je suis, que nous sommes chacun à notre manière, est unique. L'observation en atteste. Deux êtres peuvent certes se ressembler,

mais ils ne sont jamais identiques. S'il y a des ressemblances entre les êtres et entre les vies, cette ressemblance pointe également le distinct (et pas seulement le commun). Tout existant est donc un fait posé et unique. Quel sens y aurait-il alors à définir la morale comme l'exigence de «devenir ce qu'on est»? C'est que, étant des existants singuliers (ce que Jankélévitch désigne par le terme plus technique d'ipséité), une dignité émane de nous. Comme nous sommes uniques, nous sommes de la plus grande rareté, nous sommes un *hapax* (une occurrence unique dans le temps, nous « n'arrivons » qu'une seule fois) et nous devons respecter cette unicité. La dignité est la raison de ce respect. En ce sens, l'effort de la morale est un effort qui consiste à «être à la hauteur de soi-même [3]» et des autres, c'est-à-dire à célébrer dans mon action la dignité qui émane de mon ipséité et de celle des autres. Les vertus que définit alors le *Traité des vertus* constituent alors l'ensemble des règles pratiques qui réalisent ce paradoxe existentiel. On devient ce qu'on est, c'est-à-dire, on se rend digne d'une dignité que nous sommes déjà. L'effort moral est un effort de préservation et de reconnaissance de la dignité — la nôtre et celle de l'autre. Ainsi l'existence de l'homme est-elle simultanément un fait et une exigence, un donné et un effort à se rendre digne de ce donné.

## **Morale du Faire contre morale de l'Être**

De ces principes découle une morale qu'on peut qualifier de morale du Faire. Contre une Morale de l'Être qui serait statique et bourgeoise, Jankélévitch élabore une morale du Faire, dynamique et méritocratique. En effet, la Morale de l'Être est cette morale qui se contente du donné. Mais il n'y a aucun mérite à être ce qu'on est puisque l'existence est un fait unique que nous sommes tous. Nous sommes tous sans exception des exceptions. La morale bourgeoise extraie la valeur d'une personne de ce qu'elle est, par exemple socialement, et non de ce qu'elle fait. Soutenir cela revient à confondre la morale avec une éthique de la tradition qui vit sur les crédits du passé — du sien propre ou légué. Au contraire, le mérite est le véritable critère de la morale en tant que mouvement perpétuel qui, s'il se satisfait lui-même comme ayant suffisamment mérité et se considérant comme état, s'abolit lui-même. La vie morale ne fonctionne donc pas sur un mode arithmétique où il s'agirait de sommer les bonnes actions et d'y soustraire les mauvaises en espérant un résultat positif. Si la morale arithmétique constitue un «progrès» par rapport la morale bourgeoise et statique en ce qu'elle exige que quelque chose soit fait, elle méconnaît la véritable valeur du Faire. En effet, en morale, on n'ajoute pas de la générosité à la générosité comme une dose qui permettrait d'augmenter la moralité du sujet. En réalité, soit nous sommes généreux, soit nous ne le sommes pas, et quand nous l'avons été, nous ne le sommes plus, c'est-à-dire que nous avons encore à l'être.

**Lire aussi - [Qu'est-ce qui nous lie moralement aux autres ?](#) (Laetitia Ramelet)**

Ainsi comprenons-nous l'idée même de «vie morale». La vie recèle ces caractères de l'imprévisibilité, de la résistance permanente pour sa conservation, de la continuité qui définissent aussi la morale qui doit s'adapter à la situation, se maintenir et ne jamais se relâcher. La morale

est une vie et l'affaire de toute une vie car elle n'est jamais achevée et nous requiert tout le temps : tout problème moral appelle sa résolution, c'est-à-dire l'action, qui révèle, à son tour, un nouveau problème.

[1] On renvoie aux magnifiques textes réunis par Françoise Schwab dans *L'esprit de résistance*, Paris, Albin Michel, 2015.

[2] *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, NRF, 1978.

[3] Formule que Jankélévitch emploie dans l'article « De l'ipséité », publié en 1939 dans la *Revue internationale de philosophie*, puis repris en 1994 dans le recueil *Premières et dernières pages*, Paris, Le Seuil, élaboré par Françoise Schwab.